

## Quelques considérations sur norme, normal, normativité

Nous ne prétendons pas épuiser la question. Elle est trop vaste, transversale à de nombreux domaines – en morale, en sociologie, en médecine, en psychiatrie, dans le droit, dans l'organisation du travail, dans le commerce, dans le domaine technique, etc. -, et sujette à d'infinies variations. Nous voulons seulement poser quelques jalons, ouvrir quelques pistes.

Grâce au généreux accueil du CAPHES, dont nous remercions chaleureusement l'équipe, Nathalie Queyroux et David Denéchaud, nous nous inspirons très librement, et en partie, d'un cours inédit de Georges Canguilhem à la Faculté de Strasbourg repliée pendant la guerre à Clermont-Ferrand. Celui-ci sur les normes et le normal fut dispensé en 1942-1943, soit une année avant la publication en 1943 de sa thèse de médecine sur *Le normal et le pathologique*. A valeur exceptionnelle situation exceptionnelle.

### *Caractères propres à la norme*

Suivant une définition désormais classique, la norme c'est l'imposition d'une exigence à une existence. Elle peut prendre plusieurs formes : poteau indicateur, crible ou calibre, équerre, lit de Procuste, autant de normes. Les exemples de norme sont innombrables : un procédé de fabrication, une prescription thérapeutique, une ordonnance de police, un corrigé de devoir, un traité de versification, sont des normes.

Que la visée de l'activité soit l'économie ou le rendement, la santé, la sécurité des déplacements, la clarté d'exposition ou l'émotion musicale, nous comprenons bien que la visée est relative à une exigence non assurée d'une possession automatique et incontestée. Nous devons en conclure que le mode d'affirmation qui convient à des normes ne saurait être la simple existence ou réalité puisque c'est l'insuffisance de l'existence au regard d'une exigence qui est impliquée en toute norme. Une norme, ce n'est donc pas un être ou un fait. Pourtant, c'est bien en fait que certaines normes existent et peuvent être exhibées. Le terme même de règle désigne à la fois un jugement et un objet de bois, ou de métal ; toutes sortes de choses ou de faits dits *normaux*, c'est-à-dire non seulement conformes à la règle mais dignes de servir de règles, sont perceptibles dans notre expérience usuelle, individuelle ou collective. Ainsi parle-t-on de compte-gouttes normal, de chemin de fer à voie normale, d'enfant normal au point de vue du développement somatique et psychique, d'école normale qui, paradoxalement, est toujours une école, mais où l'on enseigne à enseigner.

Un *enfant normal*, par exemple, c'est selon Heuyer cité par Pichon (*Développement psychique de l'enfant et de l'adolescent*, p. 77) l'enfant qui a eu sa première dent à 6 mois, qui marche à 12 mois, qui prononce les premières phrases à 18 mois, qui est propre à 15 mois. Il se développera « normalement » au point de vue de l'intelligence et du caractère. La fin recherchée ici, c'est la transformation de l'enfant en adulte. La valeur visée, c'est

l'humanité en l'homme, c'est-à-dire une promesse illimitée d'invention de nouvelles valeurs.

Concernant *l'école normale*, les procédés pédagogiques qui y sont appliqués et les maîtres qui y sont formés sont à la fois l'idéal de ce que doit se proposer l'enseignement et de ce à quoi doit tendre l'élève. La fin recherchée est ici l'unification jugée souhaitable de l'enseignement et l'adaptation collective d'une jeune génération à des formes sociales ; en ce cas, la valeur visée est la cohésion sociale, ou bien la fin recherchée est le développement le plus complet de l'individu pensant, et la valeur visée est alors celle de la personne.

Si toute norme est une valeur, inversement toute valeur n'est pas une norme. Les valeurs sont transcendantes aux normes, les normes subordonnées aux valeurs. Ainsi les valeurs de liberté, d'égalité, du bien, du beau, etc., si elles sont souhaitables, ne sont pas toujours perceptibles dans notre expérience usuelle, individuelle ou collective. Le nombre d'actes délictueux, ou d'actes de violence, dans notre société paradoxalement à la fois soumise à un plus grand nombre de normes (multiplication des procédures administratives, des réglementations, des codes, etc.) et *dérégulée* du point de vue des esprits et des mœurs, suffirait à nous en convaincre.

L'imposition d'une exigence à une existence, suivant notre définition initiale, peut devenir une domination, voire une tyrannie lorsqu'elle s'étend à tous les domaines : commercial, médical, scientifique, social, etc. Ce règne de la norme est dénoncé dans un livre collectif dirigé par Barbara Cassin « Derrière les grilles <sup>1</sup> ». La finance, l'école, la justice, Internet, les règles et consignes de sécurité, les compétences, la classification diagnostique et statistique des troubles mentaux dans les éditions successives du DSM, la médecine avec la multiplication des protocoles, la psychanalyse même, tout est réglementé, évalué, quantifié, formalisé, formaté.

### *Trois modèles d'une réflexion sur la norme*

Mais, selon que nous privilégions le modèle juridique, le modèle socio-politique ou le modèle biologique, nous ne pensons pas la même chose derrière le même mot. Dans la plupart des situations cependant, nous concevons dans la représentation de la norme une grille abstraite de rationalité qui est censée évaluer et « représenter » ses principaux objets en les enfermant dans ses cadres, et dans des cases.

Dans le premier cas, il s'agit plutôt d'une forme de domination qui ordonne un contenu en imposant ses formes et ses schémas d'organisation en vue d'une société plus juste. Dans le deuxième cas, la société prescriptive se transforme en société punitive telle que par exemple Michel Foucault l'a analysée, et que commente abondamment aujourd'hui Roland Gori en parlant de société de contrôle et d'orthopédie sociale<sup>2</sup>. La norme est porteuse d'une prétention de pouvoir. Elle porte avec soi à la fois un principe de qualification et un principe de correction. Elle n'a pas pour fonction d'exclure, de rejeter. Elle est, au contraire, toujours liée à une sorte de projet de transformation normative,

---

<sup>1</sup> Barbara Cassin dir., *Derrière les grilles, Sortons du tout-évaluation*, éd. Mille et une nuits, 2014.

<sup>2</sup> cf. notamment Roland Gori, *La fabrique des imposteurs*, chap. 1, 2 et 6, éd. Actes sud, coll. Babel, 2015 ; *La dignité de penser*, chap. li « De la psychiatrie à la santé mentale », éd. Actes sud, coll. Babel, 2013, p. 51.

comme l'observe Michel Foucault dans son cours au Collège de France sur *Les Anormaux*<sup>3</sup>. Concept polémique, peut-être politique.

Dans le troisième cas, il s'agit d'un mouvement expansif et créatif qui, reculant peu à peu les limites de son domaine d'action, constitue lui-même le champ d'expérience auquel les normes s'appliquent et auquel il se soumet. La productivité de la norme se confond alors avec la normativité du vivant.

La vie, c'est la création, montrait Bergson dans *L'évolution créatrice*. Georges Canguilhem s'inscrit dans le sillage de ce troisième modèle, sans rien ignorer de toutes ses ramifications médicales, morales, sociales, politiques. De même que l'infraction est première par rapport à la norme, le pathologique précède le physiologique, la maladie la santé, en s'en constituant condition de connaissance. « Dans l'ordre du normatif, le commencement c'est l'infraction. Pour reprendre une expression kantienne, nous proposerions que la condition de possibilité des règles ne fait qu'un avec la condition de possibilité de l'expérience des règles. L'expérience des règles, c'est la mise à l'épreuve, dans une situation d'irrégularité, de la fonction régulatrice des règles<sup>4</sup> » Mais comment passe-t-on des normes vitales aux normes sociales ? Il nous semble que ces dernières sont à la fois une extension et une transformation du sens de norme. Car la norme sociale est un système organisé de règles extérieures à une société technique, économique et juridique dont les différents « organes » doivent converger par rationalisation et par choix. Elle est donc à inventer, non à observer. Ces règles sont éminemment plurielles et variables. Le plus souvent, elles sont *correctives* ; c'est pourquoi elles sont ressenties comme *coercitives*. A l'inverse, la norme biologique étant une régulation interne à l'organisme coïncide avec lui. « Dans le cas de la société, la régulation est un besoin à la recherche de son organe et de ses normes d'exercice.

Dans le cas de l'organisme, au contraire, le fait du besoin traduit l'existence d'un dispositif de régulation <sup>5</sup> » Le législateur recherche les meilleures lois qui seront utiles à l'usage de son pouvoir.

Une norme peut en un sens être donnée dans l'expérience. Mais c'est *l'usage de la norme qui nous instruit de sa qualité de norme*. User d'une norme, c'est avérer une différence non pas de réalité mais de valeur entre *ce à quoi l'on se réfère* et *ce que l'on réfère*. Même emprunté au réel, un objet ne devient norme que parce qu'un sujet affirme une intention normative ou bien prend une décision normatrice ou normalisante. Ce sont cette intention et cette décision qui font d'une chose une norme, et c'est la norme une fois posée que nous pouvons qualifier un fait ou un être de *normal*. L'usage des normes est ainsi suspendu aux *décisions normatrices*, celles-ci aux *intentions normatives*.

*Le normal, c'est ce qui est normatif dans une situation définie*. Car normal peut avoir deux sens : ou bien le normal, c'est la norme elle-même en tant qu'elle est censée représenter tous les faits ou objets qu'on lui a déjà référés ou qu'on lui référera avec un résultat positif ; ou bien, le normal, c'est tout fait ou objet qui a été référé à la norme et positivement apprécié, et qui, par là, pourrait à son tour servir de norme.

Ainsi, le normal ou bien s'entend *d'un être* en ce qu'il a été référé à une norme ou bien s'entend *dans un être* de sa capacité à servir ultérieurement de norme.

---

<sup>3</sup> Michel Foucault, *Les Anormaux*, Cours au Collège de France, 1974-1975, Paris, Gallimard, 1999, p. 46.

<sup>4</sup> Georges Canguilhem, « Du social au vital », in *Le normal et le pathologique*, PUF, 1966, p. 179.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 188.

Parce que ce sont des abstractions, les normes impulsent à l'action une périodicité (régularité), elles déterminent ce qui doit être refait dans la même situation. Parce que ce sont des abstractions, les normes sont tantôt impersonnelles comme les règles morales, tantôt professionnelles comme les règles techniques. A côté du sens philosophique strict est utilisé un sens plus large du même terme : *normal* est souvent compris comme l'équivalent de *général*, de *fréquent*. Le sens rejoint ici celui du terme *ordinaire* qui a du reste subi une même altération : ordinaire, c'est essentiellement ce qui est conforme à l'ordre ; c'est par définition ce qui est *constant*, puis ce qui est *fréquent*.

Quand un Président de la République française, expert en anaphores, se qualifie lui-même de « Président normal », il confond *normal* avec *ordinaire*.

Une même aventure advient au terme de *moyen* ou de *moyenne*. Le moyen, c'est ce qui est également situé entre deux extrêmes. La signification en est aussi bien qualitative que quantitative. Le milieu, c'est une vertu aussi bien qu'une position : l'illustrent la conception grecque de la mesure, comme la théorie aristotélicienne du juste milieu. Mais il existe aussi la *moyenne statistique* : c'est une grandeur qui tient le milieu entre des quantités plus grandes et plus petites, de même nature, et qui est une valeur abstraite créée de manière à constituer la résultante unique d'un grand nombre de résultats observés, selon Littré.

Cette identification des trois termes *normal*, *fréquent* et *moyen* se rencontre dans un texte classique de Durkheim, qui nous sert de point de départ : « Nous appellerons normaux les faits qui présentent les formes les plus générales et nous donnerons aux autres le nom de morbides ou de pathologiques. Si l'on convient de nommer type moyen l'être schématique que l'on constituerait en rassemblant en un même tout, en une sorte d'individualité abstraite, les caractères les plus fréquents dans l'espèce avec leurs formes les plus fréquentes, on pourra dire que le type normal se confond avec le type moyen, et que tout écart par rapport à cet étalon de la santé est un phénomène morbide .... Ce que le physiologiste étudie, ce sont les fonctions de l'organisme moyen et il n'en est pas autrement du sociologue <sup>6</sup> » Un tel type, dit Durkheim, peut être constitué ; il est en fait la matière immédiate de la science, il se confond avec le type générique.

Ajoutons à cela que Durkheim a montré lui-même par les réserves qu'il fait en note l'impossibilité de s'en tenir à son point de vue initial. Après avoir décidé de tenir un critère empirique de distinction entre normal et pathologique, il ne peut se retenir de transformer le fait en droit et de faire ce qu'il recommande de ne pas faire : mettre en rapport le normal et le pathologique avec les forces vitales. Ce rapport, c'est celui d'utilité. Ainsi réparait toute la téléologie qui avait été écartée de la définition du concept de normal.

A partir de là, plusieurs remarques :

I. 1 Parmi les objets ou les faits que leur fréquence fait qualifier de normaux, il nous faut distinguer deux espèces qui sans doute constituent une division exhaustive : les produits de l'art humain au sens large et les produits naturels, organiques et bruts.

2. Quand nous parlons d'aspects ou de dimensions normaux de produits fabriqués, leur caractère *normal-fréquent* est une conséquence directe de leur caractère *normal-*

---

<sup>6</sup> Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, 15<sup>ème</sup> édition, 1963, p. 56.

*normatif*. La hauteur normale d'une marche d'escalier (22 cm.), c'est la hauteur la plus fréquente ou la hauteur moyenne en rapport avec les exigences normatives de l'ascension d'un corps humain. C'est donc ici la référence au corps humain pris comme norme et à la norme du moindre effort qui commande le caractère normal de l'objet.

*La fréquence, qui est un fait, traduit la norme, qui est une valeur.*

II. 1. Quand nous parlons de caractères normaux, c'est-à-dire généraux, de produits naturels, le problème est-il le même ? C'est le terme *général* qui devient problématique. *Général* vient de *genre*, et genre comme génération ou générique – les médicaments génériques – nous ramène au fait de la reproduction des vivants et de l'hérédité des caractères. Pour les Anciens, les genres sont des normes de reproduction et des normes fixes. C'est par rapport à ce genre fixe que les écarts sont interprétés comme des anomalies ou des monstruosité.

Or, quand le savant moderne parle de généralité, il l'entend en un sens assez différent car il entend par généralité l'identité d'effets d'un ensemble de causes, c'est-à-dire l'expression d'une *loi d'invariance*. C'est que, pour lui, la matérialité est le modèle implicite de toute existence, y compris l'existence organique. Mais les termes qu'il utilise et même les notions que ces termes impliquent tirent leur sens d'un contexte intellectuel bien différent. En continuant à parler de généralité, on a transposé sans s'en rendre compte le quantitatif en qualitatif, et la fréquence en norme.

Il y a là un problème métaphysique important que Jules Lachelier aborde dans le *Fondement de l'induction*, et qu'Henri Bergson retrouve dans le chapitre III de *L'Évolution créatrice*.

*Henri Bergson*

Nous avons l'habitude de « désigner par le même mot, et de nous représenter de la même manière, l'existence de *lois* dans le domaine de la matière inerte et celle de *genres* dans le domaine de la vie. ... Selon le point de vue où l'on se plaçait, la généralité des lois était expliquée par celle des genres, ou celle des genres par celle des lois. Des deux thèses ainsi définies, la première est caractéristique de la pensée antique ; la seconde appartient à la philosophie moderne. Mais, dans l'une et l'autre philosophies, l'idée de « généralité » est une idée équivoque, qui réunit dans son extension et dans sa compréhension des objets et des éléments incompatibles entre eux.<sup>7</sup> »

Selon Bergson, les anciens ne se sont pas demandés pourquoi la nature se soumet à des lois, mais pourquoi elle s'ordonne selon des genres. Cette idée de genre, dans le domaine de la vie, traduit le fait de l'hérédité. Mais ils n'hésitèrent pas à mettre tous les genres sur le même rang, à leur attribuer la même existence absolue. La réalité devenant ainsi un système de genres, c'est à la généralité des genres que devait se ramener celle des lois. Bergson compare la théorie aristotélicienne de la chute des corps, où les concepts de haut et de bas, de lieu propre et de lieu emprunté, de mouvement naturel et de mouvement forcé, désignent des réalités absolues, à l'explication fournie par Galilée, où la loi, loin d'exprimer des rapports de parenté entre les choses, traduit une relation établie par l'esprit. Les anciens traduisent le physique en vital. Cependant, une même

---

<sup>7</sup> Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, PUF, éd. critique sous la direction de Frédéric Worms, coll. Quadrige, 2007, chap. III *Les genres et les lois*, p. 227-230.

confusion se retrouve chez les modernes, à ceci près que le rapport entre les deux termes est interverti, les lois n'étant plus ramenées aux genres, mais les genres aux lois. La science, supposée encore une fois une, deviendrait ainsi tout entière relative, au lieu d'être tout entière en coïncidence avec l'absolu, comme chez les anciens. Fait remarquable : c'est l'éclipse du problème des genres dans la philosophie moderne.

### *Une réapparition contemporaine du problème du genre*

Bergson ne pouvait évidemment soupçonner qu'il réapparaîtrait sous une tout autre forme, inattendue, et d'une manière quelque peu polémique ou idéologique, dans ce que nous appelons « la théorie du *gender* ». Invention récente, voudrait-on nous faire croire à l'occasion d'une révision des manuels scolaires ? En réalité, elle n'est ni une théorie ni récente. Elle est née des « *gender studies* » venues des Etats-Unis dans les années 1960, en parallèle au développement du féminisme. Son but : étudier la manière dont la société associe des rôles à chacun des sexes. Par exemple, pourquoi les hommes feraient-ils moins le ménage, ou pourquoi une femme mécanicienne paraîtrait-elle incongrue ? L'un des postulats de ces études était de distinguer le genre, construction sociale, du sexe physique.

Mais, sous couleur de combattre des inégalités supposées entre filles et garçons, pour rétablir une égalité rompue, puis, ou en même temps, pour la promouvoir, que fait-on ? Rien d'autre, semble-t-il, que reprocher implicitement aux garçons d'être des garçons et de se comporter comme tels, aux filles d'être des filles et de s'habiller comme elles, d'adopter des conduites de filles !

En s'attaquant à des usages sociaux, donnés pour des normes, les tenants de ces études cherchent à faire passer des jugements de valeur non vérifiés pour des faits.

2. L'équivalence usuelle des concepts de *normal* et de *moyenne* ne doit pas masquer les cas assez fréquents où cette équivalence ne peut pas être établie. A l'article « Vie » du *Grand Dictionnaire Universel* du XIX<sup>e</sup> siècle de Pierre Larousse, nous lisons ceci : « La durée de la *vie* que Flourens regarde comme normale est en fait une limite qui est rarement dépassée, et que la grande majorité, presque la totalité des hommes, n'atteint pas. La durée moyenne de la vie humaine est, de nos jours, de trente-six ans quatre dixièmes <sup>8</sup> »

### *Flourens et la durée de vie*

L'article fait allusion à l'ouvrage de Flourens *De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe* (première édition 1854, deuxième 1855). Dans la première partie, au chapitre III, Flourens répond à la question « Quelle est la durée naturelle, ordinaire, normale, de la vie humaine ? » Corrigeant, en les utilisant, les recherches de Buffon sur le même sujet, Flourens détermine la durée normale de vie à partir de la durée spécifique d'accroissement : « Il s'agit de savoir combien de fois la durée de l'accroissement se trouve comprise dans la durée de la vie. Une seule chose manque à Buffon, c'est d'avoir connu le signe certain qui marque le terme de l'accroissement. Je trouve ce signe dans la réunion des os à leurs épiphyses. Tant que les os ne sont pas réunis à leurs épiphyses, l'animal croît : dès que les os sont réunis à leurs épiphyses, l'animal cesse de croître. On a vu, par mon précédent chapitre, que, dans l'homme, cette réunion des os et des

---

<sup>8</sup> Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel*, tome XV T-Z, 1876, p. 1006

épiphyses s'opère à 20 ans .... L'homme est 20 ans à croître, et il vit cinq fois vingt ans, c'est-à-dire 100 ans ... Tous les phénomènes de la vie tiennent les uns aux autres par une chaîne de rapports suivis : la durée de la vie est donnée par la durée de l'accroissement ; la durée de l'accroissement est donnée par la durée de la gestation ; la durée de la gestation, par la grandeur de la taille, etc., etc.<sup>9</sup>» Que cette durée *normale* de la vie humaine ne soit ni la durée fréquente ni la durée moyenne, c'est ce que spécifie bien Flourens : « Nous voyons tous les jours des hommes qui vivent quatre-vingt-dix et cent ans. Je sais bien que le nombre de ceux qui vont jusque-là est petit, relativement au nombre de ceux qui n'y vont pas ; mais enfin, on y va. Et de ce qu'on y va quelquefois, il est très-permis de conclure qu'on y irait plus souvent, qu'on y irait souvent, si des circonstances accidentelles et extrinsèques, si des causes *troublantes* ne venaient à s'y opposer. La plupart des hommes meurent de maladies ; très-peu meurent de vieillesse proprement dite <sup>10</sup>» Remarquons immédiatement qu'en déterminant une longévité normale pour l'homme comme pour le chameau ou le lapin, Buffon et Flourens considèrent l'homme du strict point de vue biologique et nullement du point de vue social.

Au contraire, quand nous parlons de *vie moyenne* et que nous la montrons en voie d'accroissement progressif, nous mettons en rapport la *durée de la vie des individus avec l'action que l'homme exerce sur lui-même en tant qu'être social*.

C'est en ce sens que Maurice Halbwachs traite la mort comme un phénomène social : « On oublie que la mort, et l'âge où elle se produit, résulte avant tout de la vie, des conditions où elle s'est déroulée, et que ces conditions sont sociales au moins autant que physiques ... Quoi qu'il en soit, il y a bien des raisons de penser qu'une société a, en général, la mortalité qui lui convient, que le nombre des morts, et leur répartition aux différents âges exprime bien l'importance qu'attache une société à ce que la vie soit plus ou moins prolongée <sup>11</sup>» Combien ces derniers mots trouvent un écho dans des débats et des questionnements d'actualité, souvent biaisés par des affects et des affaires (Vincent Lambert), sur la fin de vie, la vieillesse, la souffrance, l'euthanasie ! Faut-il, dans le cas de maladies irréversiblement incurables, prolonger la vie au-delà d'un terme *normal*, c'est-à-dire à la fois naturel et raisonnable, au risque de pratiquer l'acharnement thérapeutique, qualifié d'obstination déraisonnable, ou bien faut-il abandonner la vie, donc le sujet vivant, à son cours naturel, c'est-à-dire déterminé par elle, au risque d'encourir le reproche d'abandon ? Toutes les équivoques, les contradictions, contenues dans le terme normal sont ici concentrées.

En somme, c'est finalement un jugement de valeur qui s'exprime par cette moyenne abstraite. La *durée de vie moyenne* n'est pas la durée de vie *biologiquement normale*, mais elle est en un sens la durée de vie *socialement normative*.

Par conséquent, le *normal* se distingue du moyen en matière de vie humaine non comme une norme d'un fait, mais comme une norme d'une autre norme.

En résumé, assimiler le normal soit au général soit à la moyenne, ce n'est nullement éliminer le concept même de norme.

*Emile Durkheim*

---

<sup>9</sup> P. Flourens, III. « De la longévité humaine », in *De la longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe*, 2<sup>ème</sup> édition, p. 93-95.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 80-81.

<sup>11</sup> Maurice Halbwachs, *La théorie de l'homme moyen, Essai sur Quetelet et la statistique morale*, Librairie Felix Alcan, 1912, p. 94 et p. 97.

Si nous pouvons avec Durkheim distinguer une *normalité de fait* et une *normalité de droit*, cette notion de normalité de fait tend à s'évanouir.

### *Critique de Durkheim*

La théorie de Durkheim a été soumise à une critique fort serrée et pertinente de M. Roger Lacombe dans son ouvrage sur *La méthode sociologique de Durkheim*, notamment dans le chapitre IV<sup>12</sup>. M. Lacombe fait remarquer particulièrement que l'on ne peut définir la santé par la généralité, la maladie par l'exception. « Une intelligence très développée, une endurance physique considérable sont sans doute des faits exceptionnels et l'on pourra les qualifier d'anormaux, mais on ne dira sûrement pas qu'ils sont pathologiques<sup>13</sup> » Ils sont dits anormaux au sens de peu fréquents, mais nullement au sens de pathologiques. Inversement, telle attitude vicieuse généralement développée par suite de nos habitudes de vie – par exemple chez des écoliers – sera combattue par le maître ou par le médecin.

En réalité, Durkheim se réfère toujours implicitement ou explicitement à la théorie darwinienne de l'adaptation par sélection ; même si dans d'autres passages de son œuvre, Durkheim montre que le mécanisme de la sélection est assez grossier : « La sélection naturelle est en définitive une méthode de perfectionnement assez grossière... Elle peut bien retrancher de la morale des pratiques qui sont les plus nuisibles et qui créent pour les sociétés un état marqué d'infériorité, mais elle ne peut pas faire que celles qui survivent soient toutes utiles si originairement elles ne l'étaient pas » (*Division du travail social*). Il peut donc arriver que certaines combinaisons non réalisées soient supérieures à certains états sociaux de fait auxquels elles mériteraient d'être substituées. En toute rigueur, ce sont ces combinaisons qui devraient être dites *normales* parce que *normatives*. Pourquoi ne pas proposer à la technique sociale d'innover dans le sens d'exigences normatives ? Au contraire des faits physiologiques qui ne se modifient que dans d'étroites limites, chaque individu reproduisant un type ancestral, la plasticité des sociétés est extrême. Roger Lacombe remarque que « l'art sociologique serait d'une assez faible utilité s'il devait seulement nous permettre de faire disparaître telle modification accidentelle en contradiction avec le type général et non de créer du nouveau ... ce qu'il faut, c'est réaliser la structure non encore inexistante qui répond aux conditions nouvelles <sup>14</sup> » A une sociologie trop aisément conservatrice, où l'originalité a moins de place, il conviendrait de substituer une sociologie novatrice : les normes sociales ne sont pas fixées pour toujours.

### *Les idées de Durkheim et les conditions d'aujourd'hui*

Essayons de discuter les idées de Durkheim en les confrontant à la situation socio-politique française d'aujourd'hui.

Selon Durkheim, qui identifie normal et moyenne, toute tendance à la réalisation d'un état supérieur à la normale est utopique. Il semble croire que la conservation des

---

<sup>12</sup> Roger Lacombe, *La méthode sociologique de Durkheim*, étude critique, chap. IV, « L'art sociologique », Librairie Félix Alcan, 1926, p. 128-162.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 144.



structures sociales est un idéal en soi ; comme s'il n'était pas vrai de toujours que l'on ne conserve qu'en faisant des réformes. C'est vrai dans la France d'aujourd'hui.

Durkheim, qui reproche à Comte d'avoir édifié une *statique sociale* avant la dynamique sociale, n'a pas mieux saisi que lui le caractère authentiquement dynamique de l'évolution humaine. Il n'a pas saisi que la division du travail dissimule un équilibre instable de forces sociales affrontées et rivales, provisoirement stable. Ces forces luttent pour la conquête du pouvoir, en sorte que l'espèce humaine est à la recherche de sa forme propre de stabilité.

Ce qui est appelé le type normal dans une société à un moment donné, ce n'est pas tant l'ensemble d'institutions que certaines conditions d'existence fort communes à tous les groupes sociaux que peut-être la norme du groupe momentanément capable de proposer un style de vie, ou mieux d'imposer à son profit les valeurs dont la reconnaissance le conserve dans l'existence. Quand d'autres normes sociales que les plus fréquemment admises se font jour, cela signifie que les normes normales ont cessé d'apparaître normatives, que la valeur normative du normal est transférée à d'autres idéaux. C'est vraiment ce sur-normal qui est alors le vrai normal, étant le seul vraiment normatif. Au moment où Durkheim écrit, se pose la question de savoir si les institutions économiques du moment sont normales. Il pense pouvoir répondre à la question en recherchant si les conditions historiques d'existence du système libéral sont toujours données. En ce cas, en dépit des protestations et des insurrections, les normes libérales seraient bien toujours normales. Mais ce qu'il conviendrait de savoir, c'est pourquoi, si les conditions d'existence sont encore les mêmes, le normal a cessé d'apparaître tel. Nous découvririons alors qu'au moment même où ce type normal apparaissait à la fois historiquement utile et géographiquement fréquent il ne devait son apparence de validité qu'à l'incapacité pour un autre idéal d'organisation économique de s'exprimer. Ce type libéral n'a paru normal que parce qu'il dissimulait l'impuissance de la classe ouvrière à prendre conscience de ses normes de vie propres, nullement parce que toute la société était adaptée aux normes libérales. Si le système libéral a cessé de paraître normal, c'est parce qu'il n'était même pas adéquatement normatif au moment où il paraissait convenir à des conditions économiques données. Il méconnaissait, par une illusion profitable à ses promoteurs, l'obstacle que le libéralisme bourgeois devait rencontrer dans la classe ouvrière tenue pour instrument docile de la prospérité bourgeoise. En somme, il y avait méconnaissance du rapport dialectique « maître-serviteur » si bien analysé par Hegel. C'est l'inadéquation du système libéral, illusoirement prise pour sa suffisance et devenue comme telle moteur de l'existence sociale, qui a abouti à créer les conditions de prise de conscience de son inadéquation.

*Mutatis mutandis*, il est amusant d'observer que les mêmes conditions qu'à l'époque de Durkheim sont réunies aujourd'hui en France. Il suffit de remplacer « classes ouvrières » par « syndicats » et « système libéral » par « socio-libéral » pour s'apercevoir de la validité du raisonnement. Car ce qui est appelé improprement « le tournant libéral » d'une politique socialiste est-il autre chose qu'une prise de conscience tardive d'une inadéquation croissante à des conditions économiques radicalement changées et devenues mondiales ? En dépit de nombreuses protestations et manifestations publiques, ce que nous propose le socialisme dans sa version « moderne », c'est-à-dire prétendument réformiste, c'est de vérifier que les normes libérales sont toujours valides et solidement ancrées (la loi dite Macron). La générosité d'un élan, qui est au principe même du socialisme, a fait place à la crédulité dans l'efficacité d'une méthode. Ce

passage illusoire à la modernité masque la vraie conscience de ce que celle-ci est : une mise à l'épreuve de ses propres normes.

Finalement, ce qu'il est possible de reprocher à Durkheim, c'est d'avoir adopté *sans critique* les concepts physiologiques classiques à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, depuis Auguste Comte et Claude Bernard, concernant le problème du normal et du pathologique ; c'est d'avoir admis comme un dogme que « physiologique » équivaut à la fois à « sain » et à « moyen ». Or, c'est ce dogme qu'il convient de remettre en question. Les quelques réserves incidemment formulées par M. Lacombe devraient être systématiquement reprises et développées. Sur cette question, aucune analyse ne nous a paru plus pénétrante que celle de Karl Jaspers<sup>15</sup>.

### *Karl Jaspers : santé et maladie*

Celui-ci expose :

1. que le concept de maladie est essentiellement concept général de non-valeur qui comprend toutes les valeurs négatives possibles dans l'ordre vital ;
2. que pour le médecin ce concept se fragmente en concepts empiriques de phénomènes anatomo-physiologiques d'évolution de ces phénomènes, mais que leur rapport au concept général de non-valeur, *s'il est oublié, n'en persiste pas moins*. C'est finalement le *bien* du malade qui reste la norme de toute activité médicale, et ce bien c'est une appréciation par le malade et pour lui ;
3. que la tentative d'annuler tout jugement de valeur dans le problème des rapports entre santé et maladie par introduction du concept de moyenne doit passer outre à trois contradictions :
  - a) il existe des phénomènes présents dans la moyenne des cas, et pourtant pathologiques : la carie dentaire chez l'homme ;
  - b) il existe des *écarts de la moyenne*, rares, mais non pathologiques ; ce sont les *succès* complets ou les *réalisations parfaites* des fonctions et des aptitudes ;
  - c) en réalité, le physiologiste, mis à part quelques mesures, ne parvient pas du tout à savoir scientifiquement quelle est la moyenne du corps humain, alors qu'il se représente intuitivement quelle est la norme de la fonction qu'il étudie. Nul besoin de faire des statistiques pour savoir que la carie des dents est une maladie. Un concept idéal est donc toujours présent à la pensée de celui qui explore le corps humain.

Reposons le problème à ses origines chez le théoricien des moyennes, le belge Adolphe Quételet, pour en retrouver la signification originale.

### *Quételet et l'homme moyen*

Quételet pense pouvoir démontrer par des mesures et des comparaisons statistiques que l'espèce humaine « admet un type ou module dont on peut déterminer facilement les différentes proportions <sup>16</sup> » A ce type à partir duquel l'écart est d'autant plus rare qu'il est plus grand, Quételet donne le nom d'*homme moyen*, en prenant bien soin de souligner la différence entre la moyenne arithmétique ou *médiane* et la véritable

---

<sup>15</sup> Karl Jaspers, *Psychopathologie générale, Introduction*, « Digression sur les concepts de santé et de maladie », Librairie Félix Alcan, 1933, p. 4-10.

<sup>16</sup> Adolphe Quételet, *Anthropométrie*, 1871, p. 14.

moyenne, que nous proposons d'appeler typique ou spécifique. C'est pourquoi Quételet ne peut accepter l'objection selon laquelle son homme moyen est « un homme impossible<sup>17</sup> » La preuve de l'existence d'un homme moyen, dans un climat donné, se trouve dans la manière dont les nombres obtenus pour chaque dimension mesurée (taille, tête, bras, etc.) se groupent autour de la moyenne en obéissant à la *loi des causes accidentelles*. Par là, il convient d'entendre strictement les causes dont les effets tendent à s'annuler « pour laisser apparaître l'action de celles qui ne s'annulent pas : on conçoit que le climat et les institutions, si on considère toute l'humanité et toute l'histoire, peuvent rentrer alors dans la catégorie des causes accidentelles ; il n'en serait plus ainsi, si on s'en tenait à une période, ou à un pays<sup>18</sup> » C'est ce qui explique que le terme de causes accidentelles doive toujours s'entendre en un sens relatif.

Selon Quételet, l'existence d'une moyenne est le signe incontestable de l'existence d'une régularité, qu'il interprète dans un sens expressément réaliste : « La principale idée pour moi est de faire prévaloir la vérité et de montrer combien l'homme est soumis à son insu aux lois divines et avec quelle régularité il les accomplit. Cette régularité du reste n'est point particulière à l'homme : c'est une des grandes lois de la nature qui appartient aux animaux comme aux plantes, et l'on s'étonnera peut-être de ne pas l'avoir reconnue plus tôt <sup>19</sup>»

La régularité que Quételet pense pouvoir établir mathématiquement quant aux caractères physiques du corps humain, il pense aussi pouvoir la faire apparaître en ce qui concerne des faits collectifs physiques comme la natalité ou la mortalité, ou des faits collectifs moraux comme le mariage, les crimes ou les suicides.

L'observation statistique a permis de vérifier l'influence de l'assèchement des marais de Sologne sur la taille des habitants. A plus forte raison en est-il des phénomènes comme la morbidité, la natalité, la mortalité, la nuptialité. L'équilibre statistique observé concernant ces phénomènes dans des groupes humains donnés traduit l'existence d'une auto-régulation propre aux groupes et en rapport avec tel genre de vie dans lequel on trouvera la présence agissante de certaines normes. Plus évidemment encore apparaît le caractère normatif des limites de variation autour de la moyenne en ce qui concerne des phénomènes sociaux comme le crime ou le suicide, que les représentations collectives, c'est-à-dire les jugements de valeur, tendent à régler : « ... suivant les sociétés, suivant les groupes à l'intérieur d'une même société, les idées sur l'âge où il convient le mieux de se marier pour chaque sexe, et sur l'écart d'âge le plus convenable, pourront varier. Il suffit d'admettre que l'organisation sociale demeure la même dans une région, pour que ces idées agissent à la manière de forces constantes<sup>20</sup> »

Mais le problème se pose de savoir notamment si Quételet : 1. a eu raison d'appliquer aux résultats de ses observations les théories de la probabilité en vue d'interpréter ces résultats ; 2. si la régularité de certains faits physiques ou moraux humains doit s'expliquer en un sens normatif par des causes individuelles ou, au contraire, par des causes sociales.

En résumé, nous pourrions dire que Quételet a créé une méthode et obtenu des résultats. Leur interprétation par attribution à la moyenne d'une valeur régulatrice est

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>18</sup> Maurice Halbwachs, *La théorie de l'homme moyen, Essai sur Quételet et la statistique morale*, Librairie Félix Alcan, 1912, p. 36.

<sup>19</sup> Adolphe Quételet, *ibid.*, p. 21-22.

<sup>20</sup> Maurice Halbwachs, *La théorie de l'homme moyen, Essai sur Quételet et la statistique morale*, Librairie Félix Alcan, 1912, p. 138.

peut-être correcte, mais sans doute pour de tout autres raisons que celles qu'il a proposées. Les tendances à la stabilisation autour de la moyenne que ses mesures font apparaître ne sont ni des faits physiques ni des faits biologiques comme il le croyait, mais des règles sociales, car au fond il n'a étudié que des phénomènes sociaux.

### *Les normes morales*

Quand elles ne sont pas professionnelles, juridiques (les règles du droit) ou techniques, les normes sont morales. Considérons les normes morales, les devoirs. Devoir implique norme, mais norme n'est pas nécessairement devoir. Norme doit être distingué d'impératif. Kant, dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*<sup>21</sup> a proposé une classification des impératifs qui est, à vrai dire, une classification des normes. Il en distingue trois sortes : les *règles de l'habileté* ; les *conseils de la prudence* ; les *commandements de la moralité*. Après avoir distingué les impératifs hypothétiques ou conditionnés – si tu veux tel résultat, alors utilise tel moyen – et les impératifs catégoriques ou inconditionnés, seuls moraux, il subdivise dans les impératifs hypothétiques, ceux qui prescrivent positivement une action, et ceux qui conseillent, négativement, une abstention (le « démon » de Socrate).

Les *règles de l'habileté* concernent des moyens en vue de fins dont le recensement ne peut être fait *a priori*.

Les *conseils de la prudence* concernent une fin commune, le bonheur, qui n'est pourtant aux yeux de la morale qu'une fin subordonnée.

Les *commandements de la moralité* prescrivent une action qui a sa fin en elle-même, qui a donc valeur absolue.

Nous pourrions ainsi définir le devoir comme une norme à forme de commandement universel (Kant) et accessoirement comme une norme dont l'observance suppose sacrifice et régularité (Eugène Dupréel). Le devoir ou la loi morale, comme y a insisté Kant, est bien un concept, par suite une détermination. Nous parlons des devoirs du père, du fils, du citoyen, ou du devoir de justice, de véracité, etc. Mais détermination est aussi négation ; de ce fait, il n'y a pas un devoir, mais des devoirs ; d'où la possibilité d'incompatibilités à un moment donné : il est essentiel au concept de devoir qu'il existe des conflits de devoirs. Citoyens, nous devons obéissance à l'Etat, pères nous protestons contre les empiètements de l'Etat. Médecins, nous devons nous taire, alors qu'en qualité d'amis nous devrions prévenir. Un maître qui doit encourager et promettre a bien du mal à observer le devoir de sincérité. La conscience morale doit donc éprouver à un moment quelconque l'insuffisance du devoir. L'action humaine, quoique s'entourant de prévision, implique l'imprévisibilité parce que nous sommes contraints d'agir par nos embarras, c'est-à-dire nos expériences dramatiques de l'indétermination. En réalité, toute prévision est rétrospection. Il suit que si nous identifions absolument la vie morale et le service du devoir, toute action singulière dans une situation concrète va exiger la remise en question de la règle dans le sens d'un compromis. La rigidité de la règle, des normes, appelle une casuistique, mais d'un autre côté son élasticité la dévalorise. Le besoin se faisant sentir d'une direction de conscience, d'un juge interprétant le législateur, nous devons partager notre crédit entre l'un et l'autre. Comment vénérer à la fois la souplesse et la rigidité ? Pascal qui déconsidère la casuistique et les casuistes dans les *Provinciales* écrit dans les *Pensées* : « La vraie éloquence se moque de

---

<sup>21</sup> Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Deuxième section, trad. Victor Delbos, éd. Delagrave, 1960, p. 124-127.

l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale ; c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit qui est sans règles ...<sup>22</sup>» De même, Paul Valéry « Le dessein d'une morale théorique me semble s'exprimer par une contradiction dans les termes et la vie véritable des individus est faite d'incidents et d'expédients »

Il n'est pas sans intérêt que Valéry, dans une remarque incidente, observe qu'il faut à Kant un supplément à la norme « Kant lui-même, cédant à un secret mouvement de mysticisme naïf, a conjoint cette espèce d'inspiration qu'il eut d'une loi morale universelle, à la sensation que lui causait le spectacle du ciel étoilé<sup>23</sup>» Toutefois, Valéry concentre l'essentiel de ses critiques sur Pascal, l'auteur de « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye » : « Je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a du système et du travail dans cette attitude parfaitement triste et dans cet absolu de dégoût ... Une détresse qui écrit bien n'est pas si achevée qu'elle n'ait sauvé du naufrage quelque liberté de l'esprit, quelque sentiment du nombre, quelque logique et quelque symbolique qui contredisent ce qu'ils disent. Il y a aussi je ne sais quoi de trouble, et je ne sais quoi de facile, dans la spécialité que l'on se fait des motifs tragiques et des objets impressionnants. Qu'est-ce que nous apprenons aux autres hommes en leur répétant qu'ils ne sont rien, que la vie est vaine, la nature ennemie, la connaissance illusoire ? A quoi sert d'assommer ce néant qu'ils sont, ou de leur redire ce qu'ils savent ?<sup>24</sup>»

Rencontre apparemment plaisante que celle de Pascal et de l'Anti Pascal contemporain ! Ce rappel commun de la complexité des problèmes pratiques et de l'obligation de finesse en morale masque la diversité de deux attitudes possibles de la conscience devant les déterminations. Ce qui est *inquiétude et angoisse* chez Pascal est *ironie* chez Valéry. L'angoisse est en deçà de la détermination comme l'ironie est au-delà. Angoisse, c'est conscience de l'insaisissable avant toute tentative de délimitation ; ironie, c'est conscience d'une codification opérée mais déjà débordée. Cette analyse nous conduit à proposer que conscience des valeurs et conscience de l'insuffisance des normes vont de pair. La valeur est toujours débordante par rapport à une ou plusieurs normes. L'équité déborde la justice, comme l'humanité déborde le civisme ou la paternité. C'est pourquoi le *jugement de valeur vient au secours des propositions normatives menacées ou contestées*.

### *Normalité et normativité*

La transparence du normatif derrière le normal disparaît ou reparaît selon que la situation est stable ou critique. C'est dans les situations critiques que le vrai sens de la normalité apparaît.

Cela est vérifié dans le problème du normal biologiquement spécifique ou individuel : - spécifiquement, il s'agit du problème des crises évolutives, de la variation des espèces, des anomalies et monstruosité ;

individuellement, il s'agit de la maladie en général, et plus particulièrement des aberrations du dimorphisme sexuel.

Cela est vérifié dans le problème du normal social : les crises sont ici politiques et économiques.

---

<sup>22</sup> Pascal, *Pensées, Œuvres complètes II*, éd. Michel Le Guern, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2000, p. 744.

<sup>23</sup> Paul Valéry, « Variation sur une pensée », in *Variété*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 467.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 463.

Cela est vérifié dans le problème du normal psychique : crises collectives de conscience ou crises de mentalité.

D'une façon générale, l'état de tout vivant en situation donnée est toujours normal. Exactement comme Bergson analyse qu'il n'y a pas de désordre, mais deux ordres dont l'un est substitué à l'autre à notre insu et à notre dépit, nous devons dire qu'il n'y a pas d'*a-normal* en entendant par là la simple privation d'un caractère positif préalable. L'état pathologique – du point de vue biologique, social, psychologique – n'est jamais un état sans normes. Du moment qu'il y a vie il y a norme : la vie est une activité polarisée, une activité dynamique ; cela seul suffit à poser des normes. Le normal est une catégorie universelle de la vie. Le pathologique doit donc pouvoir être dit sans absurdité normal. Mais cela n'autorise pas pour autant à nier la spécificité du pathologique, notamment à soutenir, du point de vue biologique, qu'il y a identité, aux variations quantitatives près, du normal et du pathologique.

### *Auguste Comte et Claude Bernard*

Cette identité a pourtant été affirmée au XIX<sup>e</sup> siècle à la fois par Auguste Comte et par Claude Bernard, dans des intentions bien différentes. Elle était même devenue une espèce de dogme.

Chez Auguste Comte, c'est une idée d'emprunt dont il se reconnaît très honnêtement redevable à Broussais. Car c'est d'abord en rendant compte d'un ouvrage de ce dernier que Comte pose le principe de l'identité et de la continuité entre phénomènes normaux et pathologiques. En 1828 paraît *De l'irritation et de la folie* par Broussais. La même année, Comte publie un article intitulé *Examen du Traité de Broussais sur l'Irritation*<sup>25</sup> Comte y reconnaît à Broussais le mérite d'avoir le premier proclamé que toutes les maladies admises ne sont que des symptômes, et qu'il ne saurait y avoir de dérangements de fonctions sans lésions d'organes, ou plutôt de tissus d'après les principes de pathologie générale formulés par Bichat. Broussais représente toutes les maladies comme consistant essentiellement « dans l'excès ou le défaut de l'excitation des divers tissus au-dessus et au-dessous du degré qui constitue l'état normal ». De ce jour, Comte élève la théorie de Broussais au rang d'axiome général, lui accordant même valeur scientifique qu'à la loi de Newton ou au principe de D'Alembert (réduction par lui des lois de la communication des mouvements aux lois de l'équilibre).

Chez Claude Bernard, l'identité entre les phénomènes normaux et pathologiques est la conclusion qu'impose toute une vie d'expérimentation médicale dont *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* en 1865 codifie la pratique.

Chez Comte, l'intérêt se porte du pathologique vers le normal aux fins de déterminer spéculativement les lois du normal. L'identité du normal et du pathologique y est affirmée au bénéfice de la connaissance.

Dans la pensée de Claude Bernard, l'intérêt se porte du normal vers le pathologique aux fins d'une action raisonnée sur le pathologique car c'est comme fondement d'une thérapeutique en rupture avec l'empirisme que la connaissance de la maladie par la physiologie, et à partir d'elle, est souhaitée. L'identité du normal et du pathologique y est affirmée au bénéfice de la correction du pathologique.

Mais, à l'inverse, le normal ne doit pas non plus être opposé au pathologique puisque celui-ci est à sa façon, dans certaines conditions, normal. C'est la *santé* qui doit être

---

<sup>25</sup> cf. Auguste Comte, *Appendice au Système de Politique positive*, 4<sup>ème</sup> éd., 1912, tome IV, p. 216.

opposée à la maladie. Car elle est plus que le normal. La santé, c'est la normativité : derrière toute normalité apparente, il doit être recherché si elle est capable de tolérer des infractions à la norme, de surmonter des contradictions, de liquider des conflits. Toute normalité ouverte sur sa correction éventuelle possible est normativité authentique, elle est santé. Toute normalité fermée sur le souci de son maintien, hostile à toute variation des thèmes qui l'expriment, incapable d'adaptation à des situations nouvelles, est une normalité déshabillée par l'intention normative.

C'est un peu le paradoxe de notre situation en France depuis le 11 janvier. Il a fallu s'adapter à une situation nouvelle, le terrorisme, tout en *refermant* ses capacités d'invention sur des valeurs de sécurité et de protection qui n'ont d'autre fin que le maintien d'un ordre préexistant. A la fois inventer et fermer, c'est peut-être le propre, et le symptôme, de démocraties qui se sentent menacées dans leur fondement. D'autant que la prolongation en France d'un plan dit « Vigipirate alerte attentats » acquiert un caractère apparemment normal, alors même qu'il traduit une situation exceptionnelle. Il convient donc toujours de se demander en présence de toute situation apparemment normale si les normes qu'elle traduit sont des normes à valeur propulsive, des normes *créatrices*, ou bien des normes à valeur réulsive, des normes *conservatrices*.

*Le problème du normal et du pathologique sous le double point de vue spécifique et individuel*

- Au point de vue biologique *spécifique*, le problème du normal et du pathologique se pose à propos de celui des variations. Dans quelle mesure un individu porteur d'anomalies, c'est-à-dire d'écart relativement au type spécifique statistiquement déterminé, est-il un malade ou un novateur ? Une drosophile à ailes vestigiales ou sans ailes est-elle ou non malade ? Les biologistes hostiles au fait de l'évolution en général, ou bien ceux qui sont résistants à l'égard de l'explication mutationniste insistent sur le caractère récessif, sub-pathologique souvent, parfois létal, des mutations. Mais si nous considérons d'un côté que le normal biologique se détermine à l'interférence des structures et des comportements, de l'autre des conditions de milieu, nous avons un moyen de distinguer non pas au moment même mais rétroactivement le normal pathologique du normal normatif. Par exemple, les expériences de L'Héritier et Teissier sur les drosophiles sans ailes établissent la supériorité de cette variété en *milieu ventilé* : aucun milieu n'est normal, il est ce qu'il peut être ; aucune structure n'est normale en soi. C'est la relation du milieu et du vivant qui fait normaux l'un et l'autre. Un vivant est normal, au sens authentique, lorsqu'il traduit un effort de la vie pour se maintenir dans des formes et des normes qui admettent une marge de variation, une latitude de dissidence telle que, les conditions du milieu venant à varier, l'une quelconque de ces formes pourra se révéler plus avantageuse, donc plus viable. Un milieu est normal lorsqu'il permet à une espèce de s'y multiplier et de s'y diversifier de façon à tolérer au besoin les infidélités du milieu. Si le rapport du milieu et du vivant est tel que ni l'un ni l'autre ne puissent varier sans que la vie du vivant soit irréparablement compromise, la normalité de l'adaptation apparente est en réalité pathologique.

Etre malade, c'est ne pas pouvoir supporter de le devenir.

- Au point de vue biologique *individuel*, le problème du normal et du pathologique se ramène à ce que Kurt Goldstein appelle le *comportement privilégié* et la *réaction*

*catastrophique*<sup>26</sup>. Un organisme ne répond pas aux sollicitations du milieu par tous les comportements dont il est capable, mais seulement par certains qu'il préfère à d'autres parce que, grâce à eux, il réalise le mieux sa nature, grâce à eux il connaît le maximum d'ordre et de stabilité. Un malade est un homme qui fait effort pour instaurer un nouvel ordre, une nouvelle stabilité, dans son débat avec le milieu. S'il guérit, il y aura retour à une norme, mais non pas à l'ancienne. La norme nouvelle n'est jamais identique à l'ancienne. Mais, au cours de la maladie, le comportement du malade est dirigé par l'anxiété d'échapper aux réactions catastrophiques. Une telle réaction traduit l'impossibilité pour le malade de s'adapter rapidement à des conditions nouvelles du milieu. Ce souci d'éviter les réactions catastrophiques traduit donc la tendance à la conservation de l'organisme. La conservation de soi n'est pas la tendance la plus générale de la vie, c'est la tendance caractéristique d'une vie diminuée, amoindrie. L'homme sain est capable d'affronter des risques et sa productivité – disons sa normativité – se traduit par sa capacité de supporter des catastrophes pour parvenir à un ordre nouveau. Ces réflexions de Goldstein rencontrent tout à fait celles du médecin et chirurgien René Leriche, pour qui une représentation nouvelle de la maladie conduit la médecine à prendre un contact plus étroit avec la physiologie, c'est-à-dire avec la science des fonctions, à s'occuper au moins autant de la physiologie pathologique que de l'anatomie pathologique. « La maladie ne nous apparaît plus comme un parasite vivant sur l'homme et vivant de l'homme qu'elle épuise. Nous y voyons la conséquence d'une déviation, initialement minime, de l'ordre physiologique. Elle est, en somme, un ordre physiologique nouveau, auquel la thérapeutique doit avoir pour but d'adapter l'homme malade<sup>27</sup> » La santé n'est rendue sensible, et son essence n'apparaît, qu'en rapport avec la maladie, et son essence se révèle du moment même qu'elle est modifiée, comme celle d'un passage possible à des normes de vie toujours nouvelles. Quelqu'un à qui son hypotension interdit la vie en altitude est normal entre 100 et 500 m. au-dessus du niveau de la mer. Sans doute nul n'est tenu de vivre à 1000 m. ou au-dessus, mais chacun peut y être un jour contraint. Ne pas pouvoir le faire, c'est être inférieur. L'homme est cet être vivant capable de vivre en tous les milieux en faisant varier sur place les conditions de vie et en s'adaptant à elles.

En résumé, la santé, ce n'est pas tant l'état biologiquement normal que l'état de capacité normative, de normativité biologique. C'est un état dans lequel la vie est habituellement au-dessous de ses possibilités effectives, pour se montrer, le cas échéant, au-dessus de ses capacités escomptées.

- Par rapport au droit du travail, un petit livre<sup>28</sup> de Robert Badinter, ancien Garde des sceaux de François Mitterrand, et Antoine Lyon-Caen, avocat spécialiste du droit du travail, vient de paraître. Il dénonce la complexité et l'empilement des textes, dispositions, règles, lois, qui, loin de favoriser l'emploi, donc de diminuer le chômage, ce cancer de notre société, font obstacle à l'embauche. En plus de quarante ans, depuis la première grande crise, celle de 1974, les 600 articles environ qui constituent le Code du travail sont devenus plus de 8000. Ce que les auteurs appellent « principes » n'est rien d'autre que des normes. Ils traduisent les valeurs d'une société. Une bonne législation est celle qui s'appuie sur ces principes clairement énoncés et reconnus par la société.

---

<sup>26</sup> Kurt Goldstein, *La structure de l'organisme, Introduction à la biologie à partir de la pathologie humaine*, éd. Gallimard, 1951, cf. spécialement p. 286 sq.

<sup>27</sup> René Leriche, in *L'Encyclopédie française*, tome VI, « L'être humain », 1936.

<sup>28</sup> Robert Badinter et Antoine Lyon-Caen, *Le travail et la loi*, éd. Fayard, 2015.



« Par « principe », il faut entendre une règle d'un niveau élevé de généralité qui fonde et ordonne tout un ensemble de dispositions détaillées <sup>29</sup>» La complexité provient essentiellement de plusieurs exigences (normes) qui se chevauchent, et entrent en contradiction. La première est celle de la liberté d'initiative de l'entrepreneur, devenu un employeur. La deuxième est celle de l'efficacité, qui requiert des normes encadrant le pouvoir de l'entrepreneur, mais devant satisfaire aussi les aspirations individuelles des salariés. D'autres normes, tel le respect de la santé et de la dignité des salariés (comment reconnaître exactement santé et surtout dignité, comment les définir ?), imposent des limites. Il s'ensuit une intelligibilité médiocre, une utilité incertaine des règles. Les auteurs prétendent dégager cinquante principes structurant le contrat de travail, qui est au cœur du dispositif. A partir de ces principes, des modèles informatisés de contrats de travail doivent être rédigés branche par branche. Car le droit est un instrument pour ordonner les rapports sociaux. L'on ne peut utiliser le droit contre le travail, ce qui caractérise la situation actuelle.

Ainsi, en cherchant à répondre à des conflits concrets, par exemple entre employeurs et employés, chefs d'entreprise et salariés, le Code du travail, en se détachant et en rompant tout rapport avec les réalités du travail aujourd'hui, transforme une somme d'abstractions normatives en rigidité doctrinale. Trois mille pages d'un Code du travail se révèlent être dissuasives, et contribuent à une inversion de la hiérarchie des normes. Cela signifierait peut-être qu'un excès de normes et de réglementations irait à l'encontre de ce qu'elles sont censées produire : une liberté réglée en vue d'une productivité toujours croissante, qui aurait pour conséquence d'être un frein puissant au chômage. Assouplir des normes vieilles de plus d'un siècle (la première proposition d'un Code du travail remonte à 1898, et est l'œuvre d'un député actif, Arthur Groussier qui s'intéressait aux problèmes sociaux et à l'amélioration de la condition ouvrière), c'est aller dans le sens de la *normativité*.

- En matière sociale maintenant, un type d'organisation n'est pas normal parce qu'il est momentanément normal, c'est-à-dire illusoirement normatif, n'étant que le règlement provisoire d'un conflit de normes au profit du groupe humain capable d'imposer ce règlement. Il n'y aurait de vraiment normal, qu'une organisation où aucune norme ne tirerait sa valeur normatrice de l'oppression d'autres normes, où aucun sacrifice ne serait imposé au rebours de l'ordre des valeurs. C'est pourtant ce qui se produit dans les régimes totalitaires : l'ordre imposé est *régression*, quand il n'a pas été d'abord *répression*. A l'inverse, un ordre consenti, par exemple dans nos démocraties, et obtenu théoriquement par délibération et par choix, est *progrès*. Dire qu'un tel état est utopique n'est pas lui retirer sa valeur de normal, au contraire. L'utopie, c'est le nom que prend en matière sociale le caractère d'exigence, opposé à l'existence, de tout jugement normatif.

En conclusion, toute normalité doit être jugée par référence à sa dévalorisation possible dans un sens de normativité : là est le moyen, et le seul, de dépister les mystifications de la conscience.

Le pathologique défini comme une espèce de normal peut singer la santé. Comme la maladie est souvent un refuge pour l'être qui refuse de liquider un conflit avec lui-même, l'entourage ou le milieu à travers des situations dont il sent qu'elles lui procureront des réactions catastrophiques – la psychanalyse a bien montré que des patients préfèrent leurs symptômes, donc la souffrance qui leur est attachée, à une guérison incertaine et

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 20.

lointaine ; il existerait même ce que Canguilhem appelle « des formes de guérison pathologiques<sup>30</sup> » -, les révolutions sont souvent un moyen de faire l'économie d'une rénovation. Dans la vie des hommes et des sociétés, ce n'est pas le temps qui décide des normes pas plus hier que demain. Ce qui décide des normes et de leur valeur, c'est le courage d'affronter des situations où l'on soit de nouveau en position d'invention normative. Il y a des situations de refuge et des situations de productivité. Apparemment, elles se ressemblent souvent. Mais il y a un critérium certain : la décision de mettre les normes à l'épreuve de leur valeur sans truquer les conditions en vue de les faire paraître artificiellement normales. L'art contemporain, ou ce que nous appelons tel, prétend mettre les normes à l'épreuve de leur valeur, mais en truquant trop souvent les conditions pour le faire paraître innovant, voire « génial » !

Le normal, c'est ce qui est normatif dans des conditions données, mais tout ce qui est normal dans des conditions données n'est pas normatif. Il convient de ne pas refuser au normal l'épreuve du changement de conditions. C'est en ce sens que *l'histoire du monde, est le jugement du monde*.

### *La question de la différence*

Une autre dimension de la question nous est sans doute plus familière. Nous la rencontrons dans la vie quotidienne : c'est celle du regard d'autrui qui se pose sur nous à notre insu. Toute différence, qu'elle soit physique ou morale, est généralement, et spontanément, appréciée négativement comme une anomalie ou une monstruosité. Ainsi les mongoliens sont-ils regardés au mieux comme des curiosités, au pire comme des dégénérés. C'est la question de la différence qui est posée. Elle prend trop souvent le visage de l'exclusion, voire de l'expulsion. Nous avons tendance à rejeter, à exclure, ceux qui ne nous ressemblent pas. Ce qui est premier, comme le remarque Jean-Bertrand Pontalis, c'est l'effroi devant l'étranger, effroi qui est une fascination, donc aussi une attirance. « Tout ce qu'un individu refuse ou méconnaît en lui - la contradiction interne, la violence, le pulsionnel -, il l'expulse hors de lui, il l'expulse *dans* l'autre. Et, finalement, c'est l'expulsion *de* l'autre ...<sup>31</sup> » La norme ici, c'est moi. Mais c'est moi en tant que je ne suis pas un autre, que je ne suis pas cet autre qui me ressemble, et dans lequel je ne me reconnais pas. Or, être différent, ce n'est pas être anormal, même si notre société trop souvent confond les deux.

La différence, donc la singularité, est au cœur d'un dialogue entre Alexandre Jollien, infirme moteur cérébral, victime à la naissance d'une athétose et Socrate. A une question de Socrate lui demandant de définir scrupuleusement ce que signifie « normal », Alexandre répond au début du dialogue « Qui est conforme à la majorité ou à la moyenne des cas ou des usages ; ce qui est habituel, familier. Ainsi, par exemple, me semble-t-il, pour un enfant de douze ans de marcher, parler, lire, écrire ... »<sup>32</sup> Ici encore, la majorité des cas, la moyenne, ce qui est fréquent, ce qui est familier, sont confondus. L'homme *conforme* au sens de Quételet, c'est-à-dire celui qui concentre toutes les caractéristiques moyennes au sens statistique des individus composant une société dans un lieu et dans

---

<sup>30</sup> Georges Canguilhem, « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? », in *Ecrits sur la médecine*, éd. du Seuil, 2002, p. 84.

<sup>31</sup> Jean-Bertrand Pontalis, « Une tête qui ne revient pas, Entretien avec Albert Jacquard », in *Perdre de vue*, éd. Gallimard, 1988, p. 50.

<sup>32</sup> Alexandre Jollien, *Eloge de la faiblesse*, éd. du Cerf, 2006, p. 17-18.

un temps déterminés, devient l'homme *normal*. Cet idéal-type représente l'individu le moins déviant.

Mais que veut dire déviant, et par rapport à quoi ? Nous sommes tous, à un moment ou à un autre, déviants sans être délinquants pour autant. Distinguons les deux notions. Une chose est d'être déviant, une autre est d'être délinquant. Selon Robert K. Merton, la délinquance se définit comme transgression des normes légales, alors que la déviance serait le non respect des normes, légales ou non ; celle-ci pourrait être valorisée par la société, et elle se subdivise en quatre espèces : l'innovation, le ritualisme, l'évasion, la rébellion. Comme Georges Canguilhem l'a observé, la norme comme fréquence d'un caractère qualifié diffère de la norme de vie d'un organisme, qui est donnée par son existence même<sup>33</sup>. De même, les normes sociales ne sont pas identiques aux normes biologiques. Si une norme est ce qui sert à faire droit, à dresser et à redresser, en imposant une exigence à une existence, dans l'ordre social le commencement du normatif est l'infraction. La fonction de correction en est directement issue<sup>34</sup>. Il existe une prévalence « normale » de l'interdiction. Toute norme suppose l'opposition entre une visée et une donnée, entre une tendance et une situation. Dans son traité de morale, *Esquisse d'une philosophie des valeurs*, M. Eugène Dupréel fait observer que nous sommes plus vivement touchés par le blâme que par les éloges. C'est que le mérite d'être en règle, celui que sanctionnent les éloges, ne nous grandit pas parce qu'il ne nous garantit rien. Une vie de conformisme et même de vertu ne nous prémunit pas contre une bassesse. Marcel Gauchet, dans une réponse aux rebelles, leur reproche de ne pas mesurer que la rébellion, l'anti-conformisme, sont devenus la norme<sup>35</sup>.

Mais l'élasticité de la norme entre en conflit, voire en contradiction, avec sa rigueur et sa rigidité. Critère d'adaptation, elle a elle-même besoin d'être adaptée en fonction de milieux, d'époques, de cultures différents. Le dialogue entre Socrate et Alexandre se termine par la question des frontières entre anormalité et normalité. Si l'anormal est peut-être, comme le croit Alexandre, ce qui s'écarte de ce que la société et ses normes considèrent comme une conduite acceptable, Socrate lui répond qu'il est « difficile de définir l'anormalité exclusivement par rapport à la conformité aux règles d'une et d'une seule société car celles-ci peuvent varier <sup>36</sup> » D'autres critères doivent alors être essayés : le fait d'être inadapté. Mais qu'est-ce qu'être inadapté ? « On a souvent affirmé que la personne inadaptée, anormale, se sent malheureuse », à quoi Socrate répond par les exemples d'Alexandre : la joie d'Adrien, le simplet du village souffrant d'un retard mental, ne sachant ni lire ni écrire et balbutiant quelques mots comme « Bo pull, bo pantalon, comment ça va ? », la fille mutilée rayonnant à la piscine publique, un sourire éternel, nageant paisiblement sur le dos alors qu'en Afrique dans un pays en guerre des soldats avaient découpé à la hache sa mère et son père et l'avaient laissée au milieu de cadavres sanguinolents les bras et les jambes coupés. Ces exemples feraient échapper à la règle. « Cette fille serait-elle une anormale pas normale ? <sup>37</sup> », demande Socrate. Il conclut par une aporie en s'offrant lui-même en exemple : tout le monde le considère comme un marginal, un anormal, et pourtant il marche droit et respecte les lois<sup>38</sup> ... Le

---

<sup>33</sup> Georges Canguilhem, « Sur les normes organiques chez l'homme », p. 193-206 in *Le normal et le pathologique*, PUF, rééd. 1966, p. 193.

<sup>34</sup> cf. *ibid.*, p. 177-179.

<sup>35</sup> Marcel Gauchet, *Le Monde*, 10 octobre 2014, p. 12-13.

<sup>36</sup> Alexandre Jollien, *ibid.*, p. 101.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>38</sup> *Ibid.*

philosophe fut condamné à mort par la cité d'Athènes en raison du regard des autres sur son comportement atypique. Après cela, comment prouver qu'il est en tout point tout à fait normal ?

*En conclusion générale*, deux observations :

1. Il n'est jamais sage d'affirmer sans précaution qu'un être, un organisme, une chose, une situation sont normaux *absolument*. Ils le sont rapportés à certains domaines, dans certaines conditions, à telle époque, et selon tel critère. Ils le sont relativement, et d'une manière toujours précaire.

2. Si nous pouvons porter un jugement de valeur, aujourd'hui, nos sociétés sont dans un excès de normes en raison de la prévalence d'un modèle sur les autres : le pouvoir de l'économie et de la finance engendre une normalisation généralisée à l'échelle de la planète. Quand l'excès devient abus, la normalisation fait sortir de la régulation par des normes. Cette normalisation ressemble fort à une abrasion. Elle est le contraire de la créativité, de la normativité qui tire ses ressources de l'énergie vitale et auto-évaluatrice du vivant. C'est lui, et lui seul, qui est juge de ses propres normes. Il ne cesse de les créer en continuant de vivre.